

Documentaire

La fin des terres

Emiliano Arpin-Simonetti

Number 804, September–October 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91743ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Arpin-Simonetti, E. (2019). Review of [Documentaire / *La fin des terres*]. *Relations*, (804), 49–49.

La fin des terres

Réalisation : Loïc Darses
Production : ONF
Canada, 2019, 91 min.

« Cerner l'esprit politique de l'époque » : l'intention de Loïc Darses, le réalisateur de ce film au titre énigmatique, est annoncée dès les premières secondes, en caractères rouges sur fond noir. Pour parvenir à leurs fins, son équipe et lui ont choisi de recueillir les réflexions de 17 jeunes intellectuels et artistes qui « ne racontent plus ce que l'on nomme le grand récit québécois ». C'est donc en quelque sorte du nouveau récit collectif que tente d'articuler la génération des milléniaux, qui n'a pas connu « l'ère référendaire », dont le film cherche à témoigner.

dernières années, et gagne en profondeur à mesure que la nouvelle génération qui le porte fait sa place dans l'espace public et politique.

Ce film d'une heure et demie dans lequel 17 personnes pensent à voix haute quelques minutes peine malheureusement à rendre compte de toute la richesse et de la profondeur de ces analyses, malgré quelques éclairs de clairvoyance de la part de certaines des personnes interviewées. C'est plutôt la démarche formelle et esthétique du film qui arrive le mieux à traduire la quête de sens politique de cette génération et donc à atteindre, en partie, l'ambitieux objectif de « cerner l'esprit politique de l'époque ».

D'abord, le choix de ne montrer aucune image d'archives marque clairement la volonté d'établir une distance par rapport à un passé récent que le récit national moderne n'a cessé de mythifier.

ration qui est aussi la mienne, d'avoir grandi dans un vide politique. Le sentiment que l'époque des grands projets collectifs appartient à un passé vaguement récent dont les échos qui nous parviennent encore sonnent à la fois inspirants et faux. Comme l'exprime une des jeunes femmes interviewées : « dans notre génération, il y a quelque chose de perdu. On ne sait pas où on est. On est dans un flou ».

Au final, ce film peut donc être vu comme un énoncé performatif : il incarne le projet qu'il appelle de ses vœux par un travail formel et esthétique soigné, truffé de références au cinéma direct de l'ONF, en particulier celui de Gilles Groulx et celui de Pierre Perreault. Plongeant dans l'esprit politique néonationaliste de cette tradition cinématographique tout en évitant de l'imiter ou de lui emprunter directement des images, il arrive à établir une distance critique avec celle-ci. Il s'installe

NOUS AVONS TENTÉ DE CERNER L'ESPRIT POLITIQUE DE L'ÉPOQUE

NE RACONTENT PLUS

CE QUE L'ON NOMME

VOUS NE VERREZ DANS CE FILM AUCUNE IMAGE D'ARCHIVES

CE FILM N'EST PAS UN PAMPHLET

NOUS AVONS RECUEILLI LA PAROLE DE JEUNES

LE GRAND RÉCIT QUÉBÉCOIS

C'EST PEUT-ÊTRE UN MANIFESTE

Projetées sur des images de lieux emblématiques de l'histoire québécoise, les voix de ces jeunes hommes et femmes – qui n'apparaissent jamais à l'écran et ne sont jamais identifiés – tissent un discours polyphonique sur l'identité collective qui se déploie en trois volets : le questionnement, l'impasse, la réappropriation. L'héritage de la Révolution tranquille et du grand récit de notre modernité triomphante, ses apories, ses contradictions et le désir d'en poursuivre malgré tout le projet émancipateur – bien que sous une nouvelle forme – sont ainsi au cœur des réflexions de ces jeunes, pour la plupart issus des milieux progressistes.

Il faut dire que ces questionnements ne sont pas nouveaux. Le chantier de la réappropriation critique de l'héritage émancipateur de la Révolution tranquille est en effet l'objet de différentes productions intellectuelles et artistiques ces

En nous montrant des images actuelles de différents lieux saturés d'une symbolique renvoyant à la Révolution tranquille – la Manic 5, la place Ville-Marie, la Place des nations de l'Expo 67 (à l'abandon), des églises vides, etc. –, Loïc Darses nous invite à réfléchir *au présent* à l'héritage de cette époque. La lenteur des plans, leur solennité (parfois un peu trop appuyée) et la trame sonore angoissante insistent sur la mémoire trouble que portent ces lieux et ce qu'ils représentent. Le traitement ajouté à certaines images (incluant le logo de l'ONF présenté au début du film) pour donner l'impression qu'elles se décomposent complète la palette de moyens visuels utilisés pour signifier l'état de désagrégation de certains aspects de notre modernité en crise.

Le fait que la plupart des lieux soient montrés vides ajoute ensuite au sentiment, répandu au sein de cette géné-

ce faisant dans une forme de réactivation dialectique de cette tradition : il en convoque les codes pour dialoguer avec elle et faire apparaître ce qu'elle peut encore dire sur nous.

Cette démarche n'est pas sans évoquer celle qui amène Pierre Perreault à l'Isle-aux-Coudres, en 1962, pour inviter ses habitants à puiser aux sources immémoriales de la culture et à réactiver leur mémoire du territoire, le temps d'une pêche au marsouin blanc, le temps d'un film documentaire. La boucle est donc bouclée, et l'héritage à sauvegarder, matière fuyante qu'on peine à identifier dans cette *Fin des terres*, se dégage enfin : plus qu'un contenu culturel précis et fixe, plus qu'un projet politique prédéterminé par les générations précédentes, c'est cette tradition de dialogue et de réinterprétation du passé qu'on nous invite à perpétuer, pour la suite du monde.

Emiliano Arpin-Simonetti